

L  
HOCINE  
AÏT AHMED

Mémoires  
d'un  
combattant

L'esprit  
d'indépendance  
1942-1952

document

S<sup>o</sup>O<sup>3</sup>g  
3AG  
(1)



L<sup>8</sup> Algérie

DU MÊME AUTEUR :  
ENICHOH  
DAMIHA TIA  
La Guerre et l'Après-Guerre, Éditions de Minuit  
L'Afro-Asiatisme, Éditions de l'Harmattan

# Mémoires d'un combattant

Mémoires d'un combattant

document

8° 0<sup>3</sup>g  
346  
(1)

Centre de documentation de la  
Bibliothèque de la Sorbonne  
Paris

DU MÊME AUTEUR :

*La Guerre et l'Après-Guerre*, Éditions de Minuit  
*L'Afro-fascisme*, Éditions de l'Harmattan

Mémoires d'un combattant

Ce texte a été établi  
avec la collaboration de  
Maud Sissung

01-14-10-1283-5873

HOCINE  
AÏT AHMED

Mémoires  
d'un  
combattant  
L'esprit  
d'indépendance  
1942-1952

document



Sylvie Messinger  
31, rue de l'Abbé-Grégoire  
Paris 6<sup>e</sup> - France

DL-14-10-1983-28734

HOCINE  
AIT ABMED

Mémoires  
d'un  
combattant  
L'esprit  
d'indépendance  
1942-1952

document



© Éditions Sylvie Messinger, 1983

Je dédie ce premier volume à ma mère, aux femmes algériennes, gardiennes de la culture populaire, et dont le rôle toujours méconnu fut essentiel dans la perpétuation de la personnalité algérienne et de la résistance, aux militantes et aux militants dont, eu égard aux limites de mon itinéraire personnel et de ce type d'ouvrage, je n'ai pu évoquer les noms. Je remercie tous les parents, camarades et amis qui m'ont encouragé et aidé à préciser mes souvenirs. Je rends un hommage particulier à Maud Sissung pour l'attention chaleureuse et la rigueur avec lesquelles elle a respecté et poli mon texte.



Femme kebaïle.

Je dédie ce premier volume à ma mère, aux femmes algériennes, gardiennes de la culture populaire, et dont le rôle toujours méconnu fut essentiel dans la perpétuation de la personnalité algérienne et de la résistance, aux militantes et aux militants dont, eu égard aux limites de mon itinéraire personnel et de ce type d'ouvrage, je n'ai pu évoquer les noms. Je remercie tous les parents, camarades et amis qui m'ont encouragé et aidé à préciser mes souvenirs. Je rends un hommage particulier à Maud Slawny pour l'attention éditoriale et la rigueur avec laquelle elle a respecté et poli mon texte.



# 1

---

## Enfance et prise de conscience

Je suis né dans un village perdu au fin fond d'une vallée de la haute Kabylie, à quelque mille mètres d'altitude. Venu au monde le vendredi 20 août 1926, j'ai officiellement quatre jours de moins, car mon père dut attendre le mardi, jour de marché et jour d'état civil, pour déclarer ma naissance à la commune mixte<sup>1</sup> de Michelet (Aïn-el-Hammam) dont notre village était distant d'une douzaine de kilomètres.

Il me coûte d'évoquer en ce lieu ma petite enfance qui était, et qui demeure, le centre de mon univers. C'est peut-être en raison de l'âge qui avance, et certainement à cause de l'exil. L'éloignement du pays natal le rend encore plus cher, et avec lui tous les souvenirs qui s'y rattachent. Mais puisque je donne ici mes mémoires, la logique veut que je parle d'abord de l'enfant que je fus : un petit montagnard de haute Kabylie.

J'ai eu une vie aussi dure que la plupart des enfants de mon âge. J'ai eu froid, j'ai eu faim, et si j'ai réussi l'examen de survie, si j'ai forcé la loi de la sélection naturelle, je dirai que ce fut plutôt un hasard. La mortalité infantile était très élevée par chez nous, y compris dans ma propre famille. Si la colonisation avait amélioré la situation sanitaire, c'était de façon toute relative<sup>2</sup>. Les grandes vaccinations avaient fait régresser le taux de mortalité infantile. On

---

1. La commune mixte était une division administrative groupant des populations en majeure partie indigènes sous l'autorité d'un administrateur.

2. Il n'y avait qu'un seul médecin pour toute la commune mixte de Michelet, qui comptait plus de cent mille habitants.

ne mourait plus de variole, mais on mourait de sous-alimentation, de malnutrition, on mourait encore du paludisme. Personnellement j'ai eu le paludisme dès l'âge de six ans et durant toute ma scolarité primaire. L'assèchement des marécages avait été mené à bien pour favoriser la colonisation, mais qui s'occupait de l'environnement des indigènes?

J'ai grandi dans une maison qui était (et est toujours) un lieu de pèlerinage à cause de mon aïeul, le marabout<sup>1</sup> Cheikh Mohand el-Hocine, mort en 1901. C'était un sage, un grand poète. On vantait sa facilité proverbiale à improviser poétiquement sur des maximes, des leçons de morale, voire même des versets du Coran dans leur traduction berbère. Il appartenait à une des plus grandes confréries maghrébines qui ont mené la résistance active ou passive au colonialisme, la Rahmanya, dont il fut, pendant un temps, un des chefs spirituels. J'ai vraiment baigné dans cette atmosphère de mysticisme et de poésie populaires, dans cet « islam des profon-  
deurs », modelé par une période historique donnée – refuge de l'âme en détresse, de l'être angoissé par l'avenir, rempart d'une société assiégée par la misère et par toute sorte de phénomènes d'agression et de régression encouragés ou simplement favorisés par l'occupation étrangère. Tout compte fait, si nous étions colonisés, c'est que nous étions colonisables.

Cet islam-là, celui du mysticisme soufi, en appelle à ce qu'il y a de meilleur en nous, c'est-à-dire à la sensibilité personnelle avec ses corollaires : l'esprit de responsabilité, le sens de la solidarité sociale et par-dessus tout l'humilité – ce que nous appelons en kabyle *anuz*. C'est un terme qui revient très souvent dans l'éthique et aussi, pourrais-je dire, dans l'esthétique du comportement personnel et social que prêchait mon aïeul. Conscience individuelle, solidarité sociale et humilité constituent à mes yeux des préalables à la démocratie. Pour moi la culture berbère c'est cette quête de l'absolu, de l'égalité et du progrès dans le domaine moral et intellectuel. Je crois que le soufisme, tout comme les écoles mystiques qu'a connues

---

1. L'islam rejette, en principe, l'intercession des saints, mais la ferveur populaire ne s'en trouve pas moins des intercesseurs dans les marabouts, pieux personnages qui sont souvent des chefs de confréries, révéérés de leur vivant et vénéérés après leur mort, notamment par des pèlerinages sur leur tombe ou sur les lieux où ils vécurent. Le mot « marabout » remonte au XI<sup>e</sup> siècle, époque où le guerrier théologien berbère Youcef Ibn Tachfin, qui s'est donné une mission purificatrice et unificatrice, déferle sur tout le Maghreb et sur l'Espagne à la tête de son « armée populaire ». Youcef Ibn Tachfin avait multiplié, au Sahara et sur les pentes des Atlas, des couvents fortifiés pour la formation de soldats prédicateurs, établissements appelés *rouabit* (singulier : *ribat*), d'où la dynastie des Almoravides (Al-Mourabitoun : « ceux du ribat ») tire son nom. Le mot marabout signifie étymologiquement : sorti du ribat.

le Maghreb à travers sa longue histoire (qu'on songe à l'enseignement d'Ibn Tumert, au XI<sup>e</sup> siècle, d'où sera issue la dynastie almohade), sont plus que des mécanismes de défense : c'est une protestation, le refus du dessèchement de la vitalité sociale et spirituelle de la communauté. Évidemment, l'humilité ne change pas les rapports de production. C'est une valeur démocratique en tant qu'elle se fonde sur le respect d'autrui, qu'elle prémunit contre l'esprit de suffisance et de domination. Il n'est pas mauvais d'en appeler au sacré pour lutter contre les démons qui nous poussent à prendre la place d'autrui, toute la place. Savoir écouter la misère, la détresse de notre semblable, savoir écouter tout court, voilà ce qui rend possible le dialogue. Il y a là un héritage ancestral qu'il faut développer et affiner.

Pour le petit villageois que j'étais, l'enseignement commençait vers l'âge de quatre ans, à l'école coranique. On y apprend à lire et réciter le Coran, sans le comprendre, bien sûr<sup>1</sup>. Le cadre et les méthodes, tout y est archaïque<sup>2</sup>. Mais il y a des souvenirs fabuleux. On s'assied à même le sol, le maître aussi (mais sur une peau de mouton). L'enfant écrit sur une planchette enduite au préalable d'une sorte de glaise que l'on a fait sécher. Les plumes sont taillées dans le roseau, l'encre « maison » fabriquée à partir de laine brûlée. Garçons et filles – à cet âge l'école est mixte – apprennent et récitent à haute voix, ou plutôt à tue-tête. Je me demande encore comment notre vénéré maître pouvait supporter une telle cacophonie. La récompense, à chaque fin de chapitre du Coran, c'est le droit d'exécuter une calligraphie avec des encres de couleur, quelle joie!

A six ans, j'ai dû émigrer chez une tante, pour me rapprocher de l'école française. C'était dans un des plus gros villages de la haute Kabylie, Tiferdout, planté comme un paratonnerre au sommet d'un piton, constamment battu par des vents hurlants, fantasmagorique. Comme tous les villages kabyles, Tiferdout avait ses *qanouns*, ses lois coutumières, dont l'un faisait obligation aux enfants, scolarisables ou non, de fréquenter l'école coranique. Dès cinq, six heures du matin, nous allions donc apprendre le Coran, puis nous partions pour Michelet, le centre administratif, où se trouvait l'école primaire, et nous rentrions vers cinq, six heures du soir. Au total, un trajet quotidien d'une dizaine de kilomètres.

---

1. Mais aussi, ce qui est plus important, sans faire semblant de comprendre. C'est une méthode archaïque qui sollicite la mémoire sans l'écraser, qui laisse intacte, pourrais-je dire, les facultés intellectuelles.

2. Précisons toutefois que l'administration coloniale y interdisait tout « enseignement moderne » (grammaire, syntaxe arabe, etc.), de même qu'elle y proscrivait l'usage du tableau noir, de la craie, de cahiers ou d'ardoises.

Les écoles coraniques étaient en fait de vrais garde-fous. Il s'agissait d'empêcher et de maîtriser la turbulence. La turbulence est subversive. En tout cas, elle peut faire des dégâts, à la maison ou aux champs, menacer les récoltes, voire la souveraineté du village voisin. Les hommes valides étant absents, saisonniers en Algérie ou travailleurs en France, le gouvernement local reste entre les mains d'une gérontocratie. Il y a évidemment le renom, l'honneur du village à sauvegarder, en donnant ses enfants comme modèles de conduite. Mais les enfants doivent avant tout apprendre à être des maillons dans la chaîne des générations, éteignant ainsi l'angoisse de l'avenir comme on fait la chaîne pour éteindre un incendie dans le village.

Les parents sont responsables de la bonne éducation de leurs enfants. Si ces derniers manquent à la politesse, profèrent des grossièretés ou des insultes, le village – ou plutôt la djemâa<sup>1</sup> – inflige une amende à leurs parents. On raconte qu'un père de quatre ou cinq enfants, criblé d'amendes et découragé de corriger ses rejetons sans résultat, trouva une solution : tous les matins, dès le réveil il leur faisait hurler des insultes jusqu'à l'enrouement, et il paraît que cette méthode de défoulement porta ses fruits.

Pour moi, en tout cas, la scolarisation loin du giron maternel fut une grande aventure. Je dirai que c'est l'aventure de l'enfance. Assumer son enfance, c'est un peu devenir adulte. Il ne me semble pourtant pas que, pour les gamins que nous étions, le lieu de socialisation ait été l'école française ou l'école coranique. Comme partout, notre véritable monde c'étaient les copains, les groupes, les clans entre différents villages et même au sein du même village. Il y avait toujours le clan d'en haut et le clan d'en bas, comme on dit parfois encore en Espagne : *los de arriba* et *los de abajo*. Ce monde de rivalités est difficile, mais on y apprend la camaraderie, la solidarité chaleureuse.

Et c'est aussi, d'une certaine façon, un apprentissage de la démocratie. Entre enfants du même âge, on traite d'égal à égal. L'insertion sociale par le biais de cette relation est certainement une excellente chose. Personnellement, je n'ai d'ailleurs jamais souffert d'une relation verticale contraignante. Mon père n'était pas du tout autoritaire. Très fin, très ouvert, plein d'humour, il savait me remettre au pas en jouant sur mon amour-propre. J'y reviendrai plus loin lors de l'affaire de l'administrateur, qui me valut ma première incarcération. Évidemment, il y avait des enfants plus ou moins

---

1. La djemâa est une assemblée, un conseil de notables du douar, fonctionnant parfois sous la présidence du caïd. Elle prend des décisions et dicte des normes dans les domaines les plus divers. A l'occasion, on peut aussi constituer une djemâa de parents ou d'amis pour une mission de bons offices.

riches, ou, pour être tout à fait exact, plus ou moins pauvres. Le signe de richesse, c'était de pouvoir aller à la gargote une fois par semaine, le jour du marché, d'avoir de la galette de semoule blanche ou une gourde de petit-lait (mais qui aurait osé ne pas partager son repas?). Chez les enfants, les plus bagarreurs s'imposaient, surtout s'ils étaient soutenus par un clan nombreux et solidaire, s'ils détenaient pour ainsi dire un leadership biologique. Assumer son enfance, c'était compter sur soi-même. Nous n'avions pas de droits à faire valoir hormis celui-là. Pas de famille-biberon ni d'État-biberon. Mais il y avait une prise de conscience précoce des devoirs, et en premier lieu du devoir de réussir pour soi, pour sa famille, pour son village.

Pourquoi devons-nous réussir? En fait, nous ne nous posions pas la question du « pourquoi » mais du « comment ». Dans ce souci de promotion il y avait certainement aussi le désir d'échapper aux contraintes de toutes sortes, sans qu'il s'y mêlât des préoccupations politiques. De nombreuses structures se chargeaient de nous marginaliser dans nos montagnes et nos vallées, de nous tenir en dehors de tous les circuits d'opinion. Ainsi n'ai-je pas du tout souvenir d'avoir entendu parler de l'ascension d'Hitler, de Mussolini, du projet Blum-Viollette<sup>1</sup>, de la création du Parti du peuple algérien (PPA) en 1937. Il n'y avait pas de mass-média. Je n'ai jamais non plus entendu parler de drogue, même indirectement.

Le temps, les saisons étaient rythmés par les jeux collectifs les plus divers, de la bagarre à mains nues à la bataille de boules de neige, de la maraude aux fascinantes quêtes périodiques. Vers minuit, nous allions par petits groupes chanter devant les maisons à la lueur des flambeaux et quêter un don. Puis les groupes mettaient en commun ce qu'ils avaient recueilli, faisaient des petits tas de bonbons, de noix, de châtaignes, de raisins secs, de fruits exotiques et même de piécettes, et un camarade choisi pour sa probité les répartissait entre tous. Mais nous participions aussi à toutes les formes d'entraide collective : labours, cueillette des olives ou des cerises. Les longues chaînes amenant et hissant les grandes solives principales pour la toiture d'une maison en construction nous réunissaient dans une atmosphère de fête, tout en constituant un événement marquant. Il y avait des choses qui allaient de soi, parce que transmises par les bonnes traditions, comme par exemple d'offrir les premiers fruits ou les premiers légumes aux femmes qui attendaient un enfant. Ce « folklore », au sens propre du mot, ce sont

---

1. Projet de loi (1936) visant à étendre les droits politiques à l'élite algérienne. Il ne vint même pas en discussion devant la Chambre.

des valeurs culturelles, et c'est grâce à ces valeurs que je ne suis pas entré en aveugle dans le monde des idées et de l'idéologie.

Je le dois aussi, bien sûr, à mon milieu familial. Un père simple et solide, comme tous les gens du terroir, qui sacrifiait à la tradition familiale de non-coopération avec l'administration coloniale<sup>1</sup>. Une mère qui, comme toutes les mères, s'est battue pour élever ses enfants. Elle connaît d'innombrables poésies – c'est vraiment la femme gardienne de la tradition. Outre sa mémoire prodigieuse, elle a beaucoup de caractère. Autant mon père représente la sérénité même, autant ma mère est véhémence. Elle ne manque jamais une occasion de rappeler qu'elle descend en droite ligne de l'héroïne du Djurdjura, Lalla Fatma<sup>2</sup>. Elle a toujours rêvé de faire de moi un médecin. C'est pour ça qu'elle a accepté, quand j'avais dix ans, mon « exil » vers un autre village, afin que je puisse fréquenter l'école française.

Cet établissement comportait deux sections : la section française, réservée aux fils de fonctionnaires français, et la section indigène. Le directeur, un « métropolitain », s'appelait M. Thomé. C'était un humaniste, un enseignant aussi dévoué que compétent (en dernière année, c'est lui qui me préparera spécialement au concours d'admission au lycée). Nos maîtres, d'origine kabyle, avaient une formation aussi robuste que leurs coups de poing – lesquels étaient sans doute nécessaires pour tenir en main des classes de soixante à soixante-dix élèves. Et encore étions-nous des privilégiés, car peu de douars possédaient leur école; moins de 10 % des jeunes Algériens étaient scolarisés.

Jusqu'au certificat d'études, suivi, pour quelques-uns d'entre nous, de l'entrée au lycée, nous avons donc eu un programme à peu près équivalent à celui des petits Français, géographie et histoire comprises. Nous avons désormais des « ancêtres gaulois », ce qui nous dérangeait assez peu, d'autant que chez nous les blonds aux yeux bleus n'étaient nullement une rareté. C'est déjà ainsi qu'Hérodote décrivait les Numides. Et quand nous serons devenus lycéens, ce glissement généalogique nous fera simplement rire, comme en riaient probablement nos camarades d'Afrique noire.

---

1. Il n'acceptera en 1939, pendant la guerre, de devenir caïd des Beni-Ouacif que sur les pressantes sollicitations des djemâas, craignant qu'on impose à leur douar certain notable appartenant à une famille administrative notoirement corrompue. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il manquait totalement de « souplesse » vis-à-vis de l'administration coloniale. J'aurai l'occasion d'évoquer, plus loin, ses actes d'insubordination à l'automne 46 et au printemps 47.

2. En 1846-56 Lalla Fatma participa à la résistance contre les Français à la tête des Mousseblines, les « Volontaires de la mort ».

En fait, la puissance colonisatrice savait parfaitement que pour soumettre le monde berbère, et éventuellement l'assimiler, il fallait au préalable le couper de son passé. Au cœur de la conquête, elle avait installé des bureaux arabes pour administrer le pays, mais il n'existait pas de « bureaux berbères ». Le colonialisme a déprécié nos langues populaires et tenté d'exploiter l'arabe classique pour se préparer des auxiliaires. Si bien qu'au lycée j'apprendrai l'arabe en tant que langue étrangère (et il m'arrivera d'en savoir plus que mon professeur).

Mais n'anticipons pas. L'enfant dont je parle est encore écolier et, pour lui, la véritable école de la vie c'est le village. C'est là que j'ai appris que nous ne devons jamais séparer nos intérêts personnels des intérêts de la communauté, notre liberté personnelle des devoirs collectifs. Sous ce rapport, je dois beaucoup à mes instituteurs. Je leur dois cette sorte de logique rationaliste qui aide la conscience à se libérer du fétichisme de la nature, des choses, des hommes et des mots, et qui élargit les horizons. Ce rationalisme nourrissait notre désir d'émancipation, de devenir adulte, notre sens de la liberté.

Nous ressentions le pouvoir colonial comme un pouvoir étranger. Pourtant, la présence administrative était très réduite en haute Kabylie. Son occupation était stratégique, puisqu'elle ne possédait ni terres fertiles<sup>1</sup>, ni exploitations minières. Pour notre commune mixte comptant plus de cent mille habitants, il n'y avait qu'une brigade de huit gendarmes. Les seuls autres Français étaient le médecin de colonisation, le pharmacien et quelques enseignants. En revanche, il y avait omniprésence française dans notre imaginaire sous forme de phobies, de hantises : Bichuh, l'animal fantastique dont nous menaçaient nos mamans, n'était autre que Bugeaud; rien que le nom de « Sûreté » nous paniquait, bien que nous n'ayons jamais vu d'agents de la Sûreté et il n'y en ait qu'une seule brigade à Tizi-Ouzou, le chef-lieu d'arrondissement. Absents des colonnes de *L'Écho d'Alger*, les récits de brutalités et de sévices étaient amplifiés par l'écho de nos montagnes et de nos vallées. Toutefois, si le centralisme de l'État français développait une hyperadministration, c'était surtout à Alger et dans les grandes villes. En Kabylie comme dans le reste du pays, les Algériens réglaient leurs problèmes au niveau du village et du douar. Chez nous, la djemâa gardait toute sa vigueur, c'est-à-dire toutes ses fonctions. Elle arrangeait les choses à l'amiable, grâce aux bons offices et à l'arbitrage, au grand dam des tribunaux officiels.

---

1. Il n'en va pas de même en basse Kabylie où, à la suite de la révolte de 1871, cinq cent mille hectares ont été séquestrés au profit d'Alsaciens-Lorrains ayant émigré après la défaite de Sedan.

Qu'on me permette de raconter ici une histoire personnelle qui exprime assez bien ce divorce. Je devais avoir onze ans. En revenant de l'école en bande, nous rencontrons l'administrateur principal en promenade. Nous ignorons le degré de ses pouvoirs mais nous savons qu'il exige d'être salué très ostensiblement. Avec la désinvolture de l'enfance nous tournoyons autour de lui en enlevant et remettant notre coiffure (la molle chéchia rouge avec une longue pointe terminale de feutre dur). « Bonsoir, Monsieur... Bonsoir Monsieur... » Dans le feu de l'action, certains camarades ajoutent, en arabe, des formules crues. Il se trouve que l'administrateur en connaît le sens. On commence souvent par acquérir cette catégorie de termes classiques, n'est-ce pas? Aussi le lendemain, qui, pour ne rien arranger, est jour de marché, l'administrateur arrive à l'école. Les élèves défilent devant lui un par un, il identifie les fauteurs de trouble (nous étions une dizaine) et les fait conduire dans ses locaux, sous escorte de sa garde spéciale.

La petite ville de Michelet devait se souvenir longtemps du défilé : un groupe de jeunes bergers hirsutes et ahuris, flanqués des « cavaliers », les gardes de l'administrateur, comiques dans leurs énormes pantalons bouffants, tout chamarrés et galonnés. Nous sommes restés « incarcérés » toute une journée, et au pain sec. Le bruit s'en est vite répandu, et nous avons eu le privilège de recevoir la visite de nos parents. Certains d'entre nous ont eu droit à une raclée. Mon père, quant à lui, s'est contenté d'une réflexion désabusée : « Tu n'as pas honte de proférer des insultes? » (sous-entendu : « Me faire ça à moi, qui t'ai donné une bonne éducation! »). Je pense même qu'il avait peu apprécié que l'administrateur m'ait traité d'espèce de « sloughi », c'est-à-dire de lévrier. Ce surnom m'est resté collé quelque temps. Les autres se reprochaient presque de ne pas y avoir songé les premiers devant les longues jambes, la peau sur les os et la boule à zéro de leur camarade d'école.

Homme peu autoritaire, comme je l'ai déjà dit, mon père n'avait pas la gifle facile. Il ne m'a battu qu'une seule et unique fois, mais la correction fut mémorable, et sans doute à la dimension du forfait : deux semaines d'école buissonnière. J'avais à peine dix ans. Tous les matins, je quittais à l'heure habituelle la maison de ma tante, muni de mon déjeuner, mais au lieu d'aller à l'école je gagnais un ravin proche de la ville, où se trouvait la carcasse d'une voiture qui y était tombée des années auparavant. Mes camarades disaient au maître que j'étais malade. Ils ne pouvaient pas, ils n'osaient pas me trahir. Ma fugue sera découverte lorsque, rencontrant mon père par hasard, l'instituteur lui demandera si je vais mieux. Je vois encore mon père arriver dans le ravin, massif, force de la nature, tenant un de mes

camarades en pleurs par l'oreille (le pauvre devait surtout souffrir d'avoir été contraint de dévoiler mon refuge). De mon véhicule de rêve à la porte de l'école, ce fut le martyr, un chemin de croix en quelque sorte!

Je suis incapable de reconstituer mes motivations d'alors. Mais qui n'a pas rêvé d'être pilote de quelque chose? J'ai dû parcourir le monde dans cette carcasse, cramponné à ce qui restait du volant... Que je me sois défoulé une fois pour toutes, ou que le souvenir de la raclée soit demeuré trop vivace, aujourd'hui je n'aime plus les autos. Ma voiture d'occasion a toujours le goût de la ferraille lointaine.

Mais revenons à la présence de la France. Il me semble que pour nous, les enfants, c'était avant tout l'armée qui la concrétisait. Et cela moins en raison des manœuvres et exercices dont nous étions témoins qu'à cause du service militaire. Régulièrement, vers la fin de l'année scolaire nous avions quatre à cinq jours de congé, notre école étant réquisitionnée pour le conseil de révision. C'était l'occasion d'un déploiement de forces militaires. Nous nous amusions à venir observer les appelés au service obligatoire et aussi les différentes phases de la vie dans un campement.

Mais pour moi, ce qui accélérera brusquement la prise de conscience, jusque-là progressive, c'est la guerre. La mobilisation, l'appel au sacrifice suprême, posent spectaculairement des questions fondamentales. Dès lors, le « comment vivre? » ne suffit plus. Il faut savoir pourquoi mourir, c'est-à-dire pourquoi vivre?

Je savais que je vivais dans un pays colonisé par la France, mais la France, c'était très, très loin. J'ai fait mon premier voyage à Alger pour passer le concours d'admission dans le cycle secondaire, et c'est seulement alors que j'ai découvert la mer. Jusque-là, mes horizons se limitaient à nos montagnes. J'entendais cependant les récits des travailleurs émigrés en France. Dans mon village natal il y en avait une dizaine, tous parents d'ailleurs, qui y revenaient à peu près chaque année en vacances. Les trois oncles maternels de mon père ont passé presque toute leur vie chez Renault. Ils parlaient avec beaucoup d'affection de leurs amis français. Des problèmes, ils en avaient là-bas, bien sûr, mais les Français de France c'étaient les Français de France. Et je dois aussi à la vérité de dire qu'au niveau local les fonctionnaires de l'administration n'étaient pas tous féroces. Il y en avait qui étaient des modèles d'honnêteté et de correction. Sans parler des enseignants, que la population portait aux nues. La population n'a pas oublié non plus un généraliste, le Dr Mercier, venu s'installer de son propre chef, malgré l'obstruction de l'administration et du médecin de colonisation. Il avait livré un combat

titanesque contre les abus de pouvoir, les actes discriminatoires, certaines pratiques administratives et médicales.

Pour moi, personne ne surpassait M. Thomé, le directeur de l'école. Quel dévouement, quelle conscience professionnelle... Quand on songe que pour certains de ses homologues actuels, qui confondent démagogie et pédagogie, la culture est l'étouffement, la prise en main des consciences, le détournement des intelligences! Quand on songe que ceux-là, qui n'hésitent pas à gaspiller des heures d'enseignement public pour marteler des slogans insensés ne donneraient pas une seule minute de leur temps personnel pour écouter ou conseiller un élève!

Nul ne nie le rôle fondamental de l'éducation scolaire. Les chartes nationales et internationales, et la vocation même de l'UNESCO attestent l'importance de l'enseignement pour la préservation de la paix et la promotion des droits de l'homme. Or, ce que j'appréhendais déjà de façon diffuse, étant enfant, c'est le divorce qui existait, et qui existe malheureusement encore, entre l'école publique et la cité. Personnellement, je ne connais pas d'autre perspective acceptable que la démocratie. Or, il peut y avoir une culture sans démocratie : le siècle de Périclès, Louis XIV, Philippe II d'Espagne, l'âge victorien, le Kulturkampf d'Hitler, le régime stalinien, le Grand Bond en avant de Mao, telles dynasties d'Afrique ou d'Amérique latine. En revanche, il ne peut y avoir de démocratie sans culture. Or, selon moi, c'est sur l'Agora, au Forum, dans les Djemâas berbères que la démocratie commence à nouer, si je puis dire, ses premiers rapports dialectiques avec la culture. Il est évident que dans la recherche de formes vivantes de démocratie l'école ne saurait se situer en dehors ou au-dessus de la cité. Elle doit en être au cœur, car elle doit préparer chaque citoyen ou citoyenne à prendre et contrôler les décisions qui les concernent. Il faut donc, dès la prime enfance, former la réflexion, susciter le goût de l'effort et de la responsabilité, arracher les citoyens (ennes) à la paresse, à la facilité et à la démission. Nous baignons dans un univers gavé de slogans, de réponses toutes faites qui nous sont assénées avant même que nous ayons eu le temps de poser les questions. Or justement, le premier objectif de l'éducation n'est-il pas de se réappropriier les questions et les réponses?

En 1939, stimulé et aidé par l'admirable M. Thomé, j'ai passé et obtenu le certificat d'études à titre indigène et à titre français (j'avais été admis à me présenter aux deux), puis j'ai réussi le concours d'entrée au lycée d'Alger. On ne prenait que quarante à cinquante candidats indigènes sur les centaines, voire les milliers qui tentaient le concours. En sixième, nous aurons parmi nos condisciples de jeunes Polonais ayant dû fuir leur pays envahi par l'Allemagne – des

garçons de seize à vingt ans, et qui ont déjà leurs titres de gloire car certains sont décorés pour avoir abattu plusieurs avions nazis. Leur ardeur patriotique au travail – dans une langue étrangère – nous impressionnait beaucoup.

Notre patriotisme à nous, Algériens, c'était le nationalisme. Avant d'aller à Alger, je connaissais déjà l'existence du mouvement nationaliste de Messali Hadj, le Parti du Peuple algérien, grâce à mon oncle Ouzzine, étudiant dans la capitale. C'est un personnage qui m'a beaucoup marqué. Physiquement, il rappelait Robert Taylor; il en avait la calme assurance, le sourire, le regard plein de franchise et de lumière. C'était un garçon profondément pacifique mais animé d'un puissant sentiment de révolte contre l'injustice et la discrimination. En tant qu'étudiant, il avait fait ses classes à l'école d'élèves-officiers de Cherchell d'où il était sorti sous-officier. Mais il avait refusé de répondre à son ordre de mobilisation. Les rares intellectuels engagés dans le mouvement indépendantiste prêchaient la non-coopération militaire. Je me souviens avoir vu à Michelet le futur avocat Sidi Moussa<sup>1</sup> haranguer les hommes en disant que cette guerre n'était pas la leur et que s'ils devaient accepter de mourir, c'était pour l'Algérie! Cette campagne valut d'ailleurs au Dr Lamine Debaghine<sup>2</sup> et à Ben Khedda<sup>3</sup> d'être incarcérés. Mon oncle Ouzzine ne fut pas arrêté. Pendant trois ans il s'adonna aux travaux des champs, qu'il adorait, tout en s'employant à aider ses « complices ».

Après le débarquement allié, en 1942, il est de nouveau appelé par les autorités militaires. Cette fois, toutes sortes de pressions s'exercent sur lui pour qu'il défère à l'appel, d'autant plus qu'il n'a pas à craindre de sanctions, car dans l'état d'anarchie où se trouvait l'administration, il n'a pas été porté déserteur (circonstance que des amis à lui ont découverte par hasard). On fait jouer la corde sensible : il risque, par son refus, d'entraîner l'arrestation de sa vieille maman, le déshonneur de sa famille. Alors il cède, il rejoint son corps. Et il tombera à Monte Cassino.

Je crois que si la mort ne l'avait pas pris précocement, il aurait fait un très grand dirigeant politique. Son refus de se battre pour la

---

1. Militant actif du PPA à la faculté de droit jusqu'en 1945, il fut membre du barreau de Sétif pendant la guerre de libération; il s'est installé à Paris depuis peu d'années.

2. Figure dirigeante du PPA dès 1939, il sera député à l'Assemblée nationale française (1946-1951) et ministre des Affaires étrangères du GPRA; il exerce aujourd'hui la médecine à El Eulma (anciennement Saint-Arnaud).

3. Pharmacien, il militait au PPA depuis 1939; il remplacera Ferhat Abbas à la présidence du GPRA en 1961. Aujourd'hui retiré de la vie publique, il ne s'occupe plus que de sa pharmacie à Alger.

France était une option soigneusement mûrie : alors que le système colonial avait enrôlé les Algériens dans toutes ses guerres (le renom des tirailleurs n'était plus à faire) et qu'il reconnaissait leur valeur sur le champ de bataille, il continuait à leur dénier les droits les plus élémentaires. Voilà ce que dénonçait mon oncle, et il conformait ses actes à ses paroles. Prendre, en pleine guerre, les risques d'une telle insubordination, voilà qui témoignait d'un courage peu commun. Outre l'exemple qu'il constitue pour moi, je dois à Ouzzine mes premières leçons de patriotisme, et aussi d'agriculture et d'arboriculture. C'est lui qui m'a appris mon premier chant patriotique, l'hymne du PPA, comme il m'a appris à greffer les merisiers pour obtenir des cerisiers, à empoigner les mancherons de la charrue et à tracer des sillons droits.

Grâce à lui, je n'ignorais pas l'existence de revendications nationalistes quand je suis entré au lycée, mais jusqu'en 1942, je n'ai pas eu d'activité politique. Il faut dire que le cadre lui-même, et notre mode de vie, s'y prêtaient peu. Normalement, c'était le lycée de Ben-Aknoun (aujourd'hui lycée Mokrani), dans la banlieue ouest d'Alger, qui devait nous accueillir, mais comme ses bâtiments étaient réquisitionnés par l'armée, l'établissement avait été transféré non loin de là, à Bouzaréah, dans les locaux de l'École normale supérieure<sup>1</sup>. Nous y menions une vie de caserne : uniforme, réveil au tambour, matin et soir passage au lavabo quasiment chronométré, surveillant général omniprésent; il était moustachu comme un grognard de l'Empire et roulait les « r » à donner des complexes à mes anciens instituteurs kabyles. Pensionnaires parmi des centaines d'élèves, fils de Pieds-Noirs ou repliés de France, nous, les indigènes, n'étions qu'une infime minorité, à peine une cinquantaine répartis dans les nombreuses classes et les différents types d'enseignement. Pour les week-ends, je ne sortais pratiquement jamais car mon correspondant, un ami de la famille qui habitait à l'Arbaa (à une trentaine de kilomètres au sud d'Alger), ne m'invita en tout et pour tout qu'une seule et unique fois. Mais le samedi et le dimanche étaient très agréables au lycée : lecture, football, promenades dans les bois avoisinants. Et puis il y avait les congés trimestriels et les grandes vacances d'été. Au surplus, pour moi les congés d'hiver se prolongeaient notablement, car dans nos montagnes la neige bloquait souvent les routes.

Je me suis fait d'excellents camarades parmi les élèves européens

---

1. En septembre 1941, Vichy supprimera les Écoles normales supérieures, considérées comme des foyers de laïcisme militant incompatibles avec l'« ordre moral ». Leurs élèves devront alors passer dans le secondaire.

de confession juive<sup>1</sup>. J'étais d'ailleurs profondément choqué par le climat de ségrégation morale, de coups d'épingle et de quolibets entretenu à leur rencontre par les fils de gros colons. J'ai déjà évoqué les jeunes Polonais qui se trouvaient dans la même classe que moi. Eux non plus ne sortaient pas. Je les aidais à faire leurs exercices de français et à pratiquer cette langue; ils m'ont appris à jouer de l'harmonica. Quelle ardeur brillait dans leurs yeux quand ils chantaient : « Roule, roule, Dombrowski / De l'Italie à l'Angleterre / Nous irons revoir la patrie! »

Le fracas de la guerre parvenait évidemment jusqu'à nous. La presse officielle ne cachait pas les victoires de l'Axe. Rommel était à nos portes, comme on le disait, deux millénaires plus tôt, d'Hannibal. Mais il ne filtrait rien de la rumeur nationaliste, dont je n'ai vraiment su quelque chose qu'en allant chez moi, en Kabylie. Au douar des Beni-Ouacif, un vieux militant de l'Étoile Nord-Africaine<sup>2</sup> poursuivait avec acharnement ses campagnes de propagande d'agitation. Cet homme<sup>3</sup> était une véritable institution, c'était à la fois un bottin et un bulletin d'informations nationalistes. Cependant c'est d'un brillant instituteur du cru, Amar Aït Hamou, que je tiendrai les renseignements les plus sûrs, car il était directement en contact avec un membre de la direction clandestine du PPA (ou plutôt de ce qu'il en restait), Hocine Asselah, originaire de Boghni, en haute Kabylie. Aït Hamou participait même à la rédaction de textes nationalistes clandestins.

C'est lui qui m'a appris les raisons de la dissolution du mouvement SMA (Scouts musulmans algériens) par le régime de Vichy qui encourageait pourtant systématiquement les mouvements de jeunesse. Aït Hamou avait entretenu des relations amicales et politiques avec le chef des SMA, Bouras, de Miliana. Or, en 1941, ce dernier avait conçu un projet insurrectionnel avec l'aide non des commissions d'armistice allemande ou italienne présentes à Alger, mais des autorités allemandes installées à Vichy, où il avait fait plusieurs voyages. En Algérie, tout en organisant des groupes scouts ici ou là, il

---

1. En 1941, Vichy institua le *numerus clausus* non seulement pour les étudiants d'université mais aussi pour les élèves du secondaire – mesure qui continua à être appliquée après le débarquement anglo-américain et ne fut rapportée qu'un an plus tard.

2. Le premier mouvement patriotique, fondé parmi les travailleurs algériens immigrés en France, après la Première Guerre mondiale; dirigé par Messali Hadj à partir de 1927, il devait donner naissance, dix ans plus tard, au Parti du Peuple algérien (PPA) constitué par Messali. En un premier temps, l'Étoile Nord-Africaine avait eu le soutien du Parti communiste français.

3. Il s'appelait M'Barek Aït Elhadj.

avait surtout pris des contacts dans les casernes avec certains officiers, notamment à Maison-Carrée (El-Harrach). Un officier allemand devait venir à Alger pour mettre au point les préparatifs avec Bouras. Ce dernier invita Aït Hamou à l'accompagner au rendez-vous; pressentant un piège, Aït Hamou tenta l'impossible pour le dissuader de s'y rendre. Effectivement c'était un piège, et de la grande manipulation. Bouras fut arrêté, et il devait être passé par les armes avec tout un groupe de soldats et d'officiers algériens. La presse annonça ces exécutions en parlant de mutinerie!

Je ne connais pas l'ampleur des préparatifs de Bouras<sup>1</sup>, mais je pense que c'était une simple conspiration axée sur quelques officiers algériens, voire une ou deux unités militaires. Je me demande encore ce qu'ils pouvaient espérer, car de toute façon les populations dépolitisées et inorganisées ne les auraient pas suivis. Il est sûr qu'il y avait eu provocation. Mais venait-elle de Vichy, pour dissuader l'Allemagne de toute collusion avec les forces algériennes, ou des nazis, pour livrer à la France du menu fretin afin de masquer des opérations politiques d'envergure?

C'est un fait que les Allemands avaient tenté de rallier les nationalistes d'Afrique du Nord. A Paris, certains dirigeants nationalistes avaient d'ailleurs accepté la collaboration. Il ne faut pas oublier tout le battage fait autour de la Légion arabe. Je sais qu'à Alger même, une tendance au sein du PPA essayait de nouer des contacts avec les commissions d'armistice. Le Dr Lamine s'y opposa avec une fermeté qui l'honore<sup>2</sup>. Il était et devait rester longtemps la tête pensante de la vieille garde (bien qu'il fût très jeune, puisqu'il avait la trentaine) : cinq ou six dirigeants rigoristes, très proches des masses parce que d'extraction paysanne, fidèles à la ligne de la stratégie populaire. En face c'était le clan des Jeunes-Turcs, d'origine petite-bourgeoise, dynamiques et passablement aventuriers, croyant régler les problèmes politiques à coups de conspirations. Ces deux clans, nous les verrons d'ailleurs, plus loin, s'affronter de manière spectaculaire et se jeter à la figure toute sorte d'accusations.

Sans parler en bloc du « peuple algérien », on peut dire que les catégories privilégiées s'étaient rangées derrière le drapeau français

---

1. Les Milianais le considéraient comme un grand patriote, voire un héros. Me trouvant à Miliana pendant l'année scolaire 1943-1944, à la suite d'un des replis successifs du lycée de Ben-Aknoun, j'ai assisté à la cérémonie de circoncision de son fils, organisée par la section des Scouts musulmans algériens (SMA), qui s'est déroulée dans la ferveur du souvenir. Le mouvement scout algérien était redevenu légal après le débarquement allié.

2. Il gardera de cet épisode une angoisse vis-à-vis de tout ce qui est services secrets et contacts avec l'étranger.

dès 1939, et c'était également le cas de beaucoup d'hommes qui voulaient faire carrière dans l'armée. Ce qu'ils défendaient, c'étaient leurs intérêts ou leurs ambitions, non des « idéologies ». Ferhat Abbas, lui, s'est engagé, et il l'a dit sans forfanterie, pour défendre l'image libérale et démocratique qu'il se faisait de la France. En revanche, seuls quelques individus se sont rangés sous la bannière d'Hitler ou de Mussolini « protecteurs de l'islam ». Mais il est vrai qu'après la défaite de 1940, l'Algérie était traversée par des réactions sentimentales germanophiles du type « l'ennemi de mon ennemi ». Cependant, il ne faut pas oublier que la plupart des dirigeants du PPA, de ses militants, voire de ses sympathisants connus ont été jetés dans les prisons de Maison-Carrée, Berrouaghia, Lambèse (Tazoult), ou envoyés dans le camp de concentration de Djenien-Bou-Rezg en même temps que de nombreux Français, militants de gauche ou francs-maçons. Par contre, la grosse colonisation soutenait avec ferveur le régime de Vichy et de la collaboration; elle avait à défendre à la fois un pouvoir de fait et une idéologie.

Quant à la fable selon laquelle l'Allemagne manipulait depuis longtemps les mouvements nationalistes d'Afrique du Nord, l'ampleur des aspirations qui ont porté le tiers monde vers la décolonisation a suffi à en démontrer la fausseté. Il n'empêche qu'elle a été reprise encore récemment dans un ouvrage français dû à un général spécialiste des services du renseignement. Mais évidemment, si ces spécialistes ne réduisaient pas l'histoire à des conspirations ou des complots, à quoi serviraient-ils <sup>1</sup>?

Quant aux masses, comme je l'ai dit elles étaient dépolitisées, ou plutôt, elles n'étaient pas politisées. Les notions d'organisation n'avaient pour ainsi dire pas pénétré dans les campagnes. La structuration du PPA débutait avec quelques noyaux urbains; les syndicats comme les partis de gauche français n'étaient que de simples courroies de transmission de leurs centrales métropolitaines. Ils avaient d'ailleurs, pour la plupart, été dissous. La guerre n'avait fait qu'augmenter la détresse des catégories pauvres de la population : en plus de la misère, des épidémies, des pénuries, des impôts accablants, les paysans subissaient des prélèvements en nature.

---

1. Apparemment, d'autres spécialistes y ont prêté, en leur temps, une oreille complaisante. Un vieux militant du quartier Belcourt (auj. Sidi M'Hammed), Zerargui, m'a raconté dernièrement qu'en 1945, son frère ayant été arrêté à la suite des événements de mai, il était allé en délégation, avec des parents d'autres détenus, demander au Parti Communiste Algérien (PCA) d'intervenir en leur faveur ou au moins d'aider les familles à obtenir des permis de communiquer. (Ils frappaient à toutes les portes pour sauver les leurs.) Le secrétaire général du PCA les mit à la porte en criant : « Nous n'interviendrons jamais en faveur des agents d'Hitler! »

Chaque douar, chaque village devait fournir un contingent de produits agricoles. Les paysannes n'étaient pas du tout convaincues que les œufs, l'huile ou les figues qu'elles étaient obligées de livrer allaient nourrir leurs enfants mobilisés.

Pour ma part, de treize à quinze ans je n'ai guère songé qu'à mes études. J'avais hâte de sortir de cet enfermement, et c'est pour cela que j'étais devenu un « fort en thème ». Comme mes condisciples, j'appréciais aussi que nos après-midi fussent désormais consacrés au sport, mais je n'ai pas milité dans un mouvement de jeunesse ni chanté *Maréchal, nous voilà*. Cela m'amusait d'apprendre des chansons de marche allemandes <sup>1</sup>, et les impeccables défilés militaires de la Wehrmacht que passaient les actualités cinématographiques (on nous en projetait de temps en temps) m'impressionnaient, sans doute parce que j'ai longtemps couvé secrètement le désir de faire Saint-Cyr. Mais je n'ai jamais eu la moindre sympathie pour Hitler <sup>2</sup> ou Mussolini, le type du dictateur brutal et bravache allant trop à l'encontre des valeurs ancestrales de l'environnement culturel qui ont façonné mes réflexes.

Le véritable coup de fouet pour moi fut le même que pour la majeure partie des Algériens : l'« Opération Torch », le débarquement allié en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942. On peut dire que l'opinion, dans son ensemble, a basculé dans le camp allié, et que ce n'était pas pour rejoindre le camp vainqueur, car tout n'était pas joué – Rommel donnait encore du fil à retordre en Libye et jusqu'en Tunisie.

En dépit des bagarres dans les quartiers *out of bounds*, c'est-à-dire interdits aux troupes alliées, ou peut-être justement à cause de ces bagarres, la population a sympathisé avec l'armée américaine. Il y avait un côté démocratique dans le comportement des soldats et des officiers. On ne faisait pas encore la part de la propagande, on prenait au pied de la lettre les illusions bâties sur l'entrevue entre Mohammed V et Roosevelt, lors de la conférence d'Anfa <sup>3</sup>. Le fait le plus important, après le débarquement allié, ce fut la naissance

1. En 1945 je ferai un hymne patriotique sur l'air de *Lili Marlen*.

2. Quand le tiroir aux souvenirs s'ouvre à l'improviste sur cette période, je retombe sur Hitler comme sur un fait divers, une image en noir et blanc projetée par les actualités, celle d'un être caricatural, aussi noir que sa *Weltanschauung*, sa vision du monde. Comment un homme foncièrement médiocre, dénué de scrupules et soutenu par la pègre parvient-il à s'imposer ? Il a eu depuis tant d'émules que la réponse est évidente : ce sont ses tares morales et politiques qui fondent sa puissance.

3. A l'occasion de la conférence entre Churchill et Roosevelt à Anfa, quartier spectaculaire d'une opinion dont le *Manifeste du Peuple algérien* fut résidentiel de Casablanca, en janvier 1943, le Président américain reçut le sultan du Maroc Mohammed V et lui promit l'indépendance de son pays.

spectaculaire d'une opinion dont le *Manifeste du Peuple algérien* fut le catalyseur. Ce texte, rendu public par Ferhat Abbas<sup>1</sup> le 10 février 1943 et signé par la plupart des élus algériens, même d'obédience administrative, constitua un événement considérable à l'échelle nationale. Pour résumer très schématiquement ce document, les « représentants » du peuple algérien s'engageaient à soutenir l'effort de guerre des Alliés, à condition qu'en vertu du principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, énoncé dans la Charte de l'Atlantique, les Algériens puissent se prononcer librement et démocratiquement sur leur avenir, sans distinction de race ni de religion.

Le débarquement allié eut une répercussion directe sur notre vie scolaire, car le lycée de Ben-Aknoun fut réquisitionné au profit des troupes américaines. Je dus me réinsérer à Tizi-Ouzou en janvier 1943, pour les deux derniers trimestres et, l'année scolaire suivante, aller à Miliana. A Tizi-Ouzou, grand bouleversement dans mon existence de potache : un établissement de jeunes filles, le lycée Fromentin, s'y était replié, et j'ai pu m'y inscrire. Nous n'étions que quatre ou cinq garçons sur une classe de quarante élèves, mais l'école mixte, quelle révolution ! Je ne me serais jamais douté qu'une classe mixte puisse libérer tant d'énergie dans les jeux subtils de l'émulation intellectuelle et de la galanterie. Il y a là une cohabitation non seulement souhaitable et profitable mais vitale. Elle introduit l'adolescence, avec sa ferveur et sa pudeur, dans le monde des sentiments, dans le monde de la vie.

Notre dortoir de garçons était installé dans le plus grand cinéma de Tizi-Ouzou, en plein cœur de la cité. C'est là que j'ai adhéré au Parti du Peuple algérien, alors clandestin. Deux figures émergent dans le souvenir que j'ai gardé de la section : Fredj le forgeron, un remarquable autodidacte bilingue, et Mohammed Belhadj, un marchand de légumes aux grosses moustaches qui le faisaient surnommer Staline, pour sa plus grande satisfaction d'ailleurs. Nous avons organisé une « cellule estudiantine » du PPA, et c'est en son sein que je rencontrai pour la première fois Ali Laïmèche, qui deviendra un cadre politique de grande valeur, mais sera, hélas, emporté prématurément en 1946, à l'âge de vingt et un ans. Nous faisions tous les deux notre troisième mais dans des classes parallèles, car il se

---

1. Fondateur, avec le Dr Bendjelloul, de la Fédération des Élus indigènes, Ferhat Abbas avait été jusque-là un partisan déterminé de l'intégration totale de l'Algérie à la France. A présent, le *Manifeste* dénonçait dans l'assimilation « une machinerie dangereuse au service de la colonisation ». Le Dr Lamine Debaghine avait participé à la rédaction de ce texte et il fut sans doute même à l'origine de cette initiative. En tout cas, lui et Hocine Asselah, que j'ai évoqué un peu plus haut, y prirent une part prépondérante.

Khellil, Amar 49, 50, 67, 76, 77, 79, 82  
n, 84 n, 86, 107, 128, 139  
Khellil, Jabran 216  
Khattab, Amar 143, 168  
Khattab, Lounas 52, 143, 168  
Khiari, Abdelkader 193, 199  
Khider, Mohammed 84 n, 97, 116,  
158, 160, 161, 163 n, 175, 180 n,  
183, 190, 192, 194, 219 n, 227  
Khider, Mohammed-Ali 168, 169,  
170, 173, 174, 182  
Kiouane, Abderrahmane 29, 112  
Krim, Belkacem 45 n, 69 n, 73 n, 144,  
146, 188, 205

## L

Lacheraf, Mostefa 116, 117, 219  
Ladjani 27 n  
Ladjouzi, Tahar 125  
Lagha, Omar 105  
Lahouel, Hocine 79, 80, 83, 86, 87, 91,  
94, 97, 112 n, 113 n, 145, 146, 156,  
162, 164, 166, 168, 170, 186, 191,  
192, 210  
Laïmèche, Ali, 25, 26, 35 n, 37, 38, 39,  
42, 48, 63, 64, 73, 78, 79, 80, 81, 82,  
98, 102, 106 n  
Lalla Fatma 14, 39 n  
Lamine Debaghine, Mohammed 19,  
22, 25 n, 31, 77 n, 84 n, 86, 94, 95,  
96, 97, 98, 99, 100, 102, 108 n, 114,  
116, 119, 122, 123, 150 n, 161, 162,  
164, 184, 187, 189, 192  
Lamrani, Saïd 86, 97, 104, 114, 161,  
191  
Lecas (adjutant) 183, 184  
Leclerc (maréchal) 101 n  
Leconte, Daniel 56  
Lejeune, Thomas 63  
Lénine 80, 93, 186  
« Lion » 66, 67  
Louanchi, Salah 26, 44  
Louis XIV 18  
Lounès, Touleb (« Agribissi ») 143,  
144

## M

« Madjid » (Hocine Aït Ahmed) 109 n,  
182  
Mahomet 88 n  
Mahsas, Ahmed 132 n, 151 n, 152,  
156, 157, 164, 193  
Maïza, Brahim 85, 97

Mao Tsé-toung 18, 211  
Markos 122  
Maroc, Mohammed 123, 132 n, 133,  
136 n, 146, 151 n, 152, 193  
Marx, Karl 80  
Mazouzi, Mohand Saïd 43, 52  
Mechati, Mohammed 199, 201  
Mehenna 89 n, 128 n  
Mehri, Abdelhamid 99 n  
Mekki, Chadli 103 n, 227  
Melmoux 69 n  
Messali Hadj, Ahmed 19, 21 n, 26 n,  
28, 31, 35, 45 n, 59, 62, 71, 76, 82,  
83, 84, 85, 87, 88, 91, 94, 95, 96, 97,  
99, 100, 101, 104, 108, 109 n, 113,  
114, 115, 117, 122, 142, 149, 156,  
157, 158, 159, 160, 161, 162, 181,  
184, 185, 186, 187, 188, 190, 191,  
209, 222, 223  
Messali, Ali 85  
Messali, Janina 85  
Mezerna, Ahmed 84 n, 97, 122, 133,  
167, 183, 191  
Missoum 109  
Moawiya (premier calife omeyyade)  
88  
Mogari, Ali (dit Djillali) 146  
Mohammed V 24, 116, 119 n,  
221 n  
Mokrani 42, 46  
Mokri, Hocine 109 n  
Mohand el-Hocine (cheikh), voir El-  
Hocine, Mohand  
Mostefai, Chawki 49, 87, 94, 97, 116,  
158, 161, 181, 211, 212  
Mostefai, Elhadi 32  
Moundji, Zin El Abidine 217, 220,  
223  
Moussa, Sidi 19  
Moussaoui, Boualam 182  
Moussaoui, Rabah 101  
Mussolini, Benito 13, 23, 24  
Mustapha « Troisième » 128

## N

Naegelen, Edmond 14, 122 n, 139 n,  
145, 146, 149  
Napoléon I<sup>er</sup> 29 n, 225 n  
Napoléon III 55, 57  
Nasser, Gamal Abdel 26, 221, 222 n,  
224 n  
Neguib, Mohammed 221 n  
Nehru, Jawaharlal 211  
Nemiche, Djelloul (capitaine Bakhti)  
165, 166, 171

## O

- Ouaguénoun, Ahmed 29, 30  
 Ouamrane, Omar 45, 89 n, 100 n, 144, 145, 189, 190, 191, 205  
 Ouamri, Ahmed 214  
 Ouazani 30  
 Oubouzar, Saïd 89 n, 179, 181  
 Ougana, Rabah 143  
 « Oukerdouche » 65  
 Ould Aoudia, M<sup>c</sup> 205  
 Ould Hamouda, Amar 35 n, 37, 41, 48, 54, 64, 77 n, 89 n, 96, 102, 123, 132, 151 n, 161, 163, 181, 194, 197  
 Oumeri 69  
 Oussalah, Ali 81, 82  
 Oussedik, Nour 81  
 Oussedik, Omar 28, 35 n, 37, 40, 43, 48, 51, 52, 54, 64, 81 n, 85, 88, 89, 96, 102, 125, 130, 138, 144, 181, 182 n, 194, 197, 203, 204  
 Oussedik, Tahar 128  
 Ouzegane, Amar 113 n

## P

- « Pacha », voir Tazirt, Mohammed  
 Périclès 18  
 Philippe II d'Espagne 18

## R

- « Rabah Deuxième », voir Zaafi, Rabah  
 Radjeff, Belkacem 158, 159, 160, 181  
 Ramadier, Paul 147  
 Randon (maréchal), 40  
 Rebbah, Lakhdar 120, 126, 130, 138, 139, 141 n, 200, 209, 217  
 Reguimi, Djilali 103, 106, 123, 132 n, 136, 143, 144, 151 n, 152, 164, 165, 168, 181 n, 182, 190, 193, 196, 199  
 Rihani, Sadek 107, 108, 109  
 Roosevelt, Franklin Delano 24, 30, 80, 119 n  
 Rouabhya, Hamed 99 n, 108 n  
 Rommel (maréchal) 21, 24

## S

- Saadane, Chérif 32  
 Saadi, Yacef 111 n, 134

- Sahli, Mohammed Chérif (Hocine Aït Ahmed) 117  
 Saïdi, Sadok 115, 181  
 Saint-Exupéry 207  
 Salaheddine Pacha, Mohammed 221  
 Sator, Kadour 32  
 Schoen (colonel) 108, 109, 205, 206  
 Shaw, Bernard 205  
 Shakespeare, William 100  
 Si Ahcène 42  
 Si Brahim (Meghezzi Bekkouche) 196  
 Si Chérif 127  
 Sid Ahmed, Hocine 39, 88, 89 n  
 Sid Ali, Abdelhamid 86, 97, 103, 104, 107, 108, 109, 114, 161, 191  
 Si Djilani 158  
 Si Djouzi 112  
 Si Hamoud 89 n, 142, 143  
 Si Larbi 164  
 Si Mohand, Houcine 41, 42  
 Si Mohand 80  
 Si Rabah 142  
 Si Rezki 73  
 Si Sadek 127, 128  
 Si Seddik 127, 128  
 Slim, Mongi 222  
 Slim, Tayeb 103 n  
 Slimane 200 n  
 Smith (Major) 140  
 Stambouli, Nouredine 140 n  
 Susini, Jean-Jacques 158, 212  
 Souidani, Boudjemâa 166, 169, 170, 174, 182, 183, 200  
 Souiyah, Houari 87

## T

- Tacfarinas 46  
 Tacite 46  
 Taglit (les sœurs) 196  
 Taglit, Doudja 196  
 Tagore, Rabindranath 80  
 Taleb, Abderrahmane 104  
 Taleb, Mohammed 86 n, 104, 105, 197  
 Taleb, Omar 160  
 Tamzit, Tahar 30 n  
 Tazirt, Mohammed (dit « Pacha ») 104  
 Tébessi, Larbi 32  
 Temam, Abdelmalek 113 n  
 Thomé (Monsieur) 14, 18  
 Thorez, Maurice 122  
 Tiar 63 n  
 Tibère 46 n